

# Appel manqué ?

Phillip Rousseau  
Université de Montréal  
et  
Kiven Strohm  
Université de Montréal

*The uses of ethnography are mainly ancillary, but they are nonetheless real; like the compiling of dictionaries or the grinding of lenses, it is, or would be, an enabling discipline. And what it enables, when it does so, is a working contact with a variant subjectivity. It places particular we's among particular they's, and they's among we's, where all, as I have been saying, already are, however uneasily.*  
Clifford Geertz 1985:118

Le présent numéro se voulait d'abord une expérience. Nous en appelions à des contributions consacrées à deux phénomènes a priori distincts : d'une part, la reconfiguration de l'« ethnographique » à l'intérieur même de l'anthropologie, de l'autre, les multiples emprunts de l'« ethnographique » hors du cadre disciplinaire<sup>1</sup>. Minimale, nous souhaitons rapprocher et peut-être même faire converger ces deux phénomènes rarement pris en considération dans un même souffle. Nous tentons également d'assurer que les réflexions propres à l'anthropologie

---

<sup>1</sup> Voir l'appel en annexe.

consacrées aux reconfigurations du mode par excellence d'appréhension et de présentation du savoir disciplinaire ne s'élaborent pas simplement en circuit fermé. L'hypothèse qui sous-tendait notre volonté de ne pas enfermer trop rapidement la réflexion dans le cadre disciplinaire était qu'il est possible et même probable que des impulsions similaires se dégageraient de la mise en parallèle des deux tendances.

Or, en réponse à ce double appel, nous avons reçu peu de contributions consacrées explicitement aux innovations ethnographiques contemporaines ou à leurs soubassements théoriques. Deux exceptions figurent cependant dans le présent numéro. Benoit Éthier, d'une part, propose une réflexion sur son expérience de « participation radicale » et sur les principes éthiques sous-jacents à sa recherche collaborative dans un milieu autochtone (Atikamekw) ; Érik Bordeleau, d'autre part, cartographie la Chine contemporaine et sa mobilisation globale en quête de parcours de déprise. Formé en littérature comparée, son itinéraire le mène à revisiter certains lieux communs de l'imaginaire ethnographique contemporain (le problème de la représentation, l'impératif de « l'être-là », etc.) afin d'arrimer une forme de captation de l'émergent à celle de la « dés-occupation ».

Évidemment, de nombreux facteurs pourraient être retenus afin d'expliquer le manque d'enthousiasme envers ce type de réflexion consacré à la dimension ethnographique (qui a plutôt assez bonne presse depuis quelques années<sup>2</sup>): questionnement trop méthodologique pour certains, sujet inintéressant ou redondant pour d'autres, etc. Sans vouloir tirer ici des conclusions trop hâtives – ni déresponsabiliser les auteurs d'un appel peut-être insuffisamment persuasif –, une variable nous paraît passible d'expliquer, en partie du moins, cette timidité. En effet, notre manière d'aborder la question des reconfigurations ethnographiques ne se formulait pas explicitement sous les traits de la problématique de la politisation inhérente aux diverses expériences ethnographiques individuelles ou aux difficultés éthiques s'y rattachant. Une telle problématique est, malgré tout, incontournable et l'apport de Véronique Moufflet vient en quelque sorte combler le manque de notre appel. Le texte se veut un exemple probant des réceptions et réappropriations divergentes dans d'autres cadres disciplinaires, ainsi que par divers acteurs sociaux, d'une recherche anthropologique (consacrée dans ce cas-ci à l'épineuse question des viols à l'est de la République démocratique du Congo).

---

<sup>2</sup> Voir notamment les publications récentes de Rabinow et Marcus (2009), Faubion et Marcus (2009), Westbrook (2008), etc.

Or, loin de vouloir « dépolitiser » la problématique, notre intention était plutôt de sortir des seules expériences individuelles afin d'élargir la perspective sur des tendances disciplinaires récentes. En d'autres termes, nous souhaitions déplacer quelque peu le regard. Il nous paraissait donc pertinent d'interroger les modes de « politisation » des imaginaires anthropologiques contemporains alors que ceux-ci sont susceptibles d'émerger autant dans les remaniements de la dimension ethnographique que dans les diverses modalités liées à l'intégration individuelle de l'anthropologue dans un quelconque contexte. D'où l'importance de prendre aussi en considération les autres disciplines afin de se demander si des visées comparables ne les habitaient pas.

Notre appel semble d'ailleurs avoir visé avec un peu plus de justesse en abordant la thématique de la migration de l'ethnographique hors du seul cadre anthropologique. La plupart des textes reçus et retenus se sont concentrés sur l'imbrication de l'ethnographique à des disciplines ou champs sociaux où, traditionnellement, nous ne le retrouvions pas.

Ainsi, Louis Turcotte et Robert Bastien présentent certaines orientations ethnographiques dans le secteur public, liant celles-ci à la question de la gouvernance et de la gestion axée sur les résultats (notamment en santé publique et en éducation). Anne Lardeux propose une réflexion sur l'intégration récente des anthropologues dans les dispositifs militaires (*Human Terrain System*). Cet assemblage très médiatisé est interrogé sous l'angle des multiples représentations ambiguës à travers lequel il se déploie. Jean-Michel Michel Montsion considère l'impact de la dimension ethnographique sur les sciences politiques et les relations internationales menant à une redéfinition possible de ses objets traditionnels tout en permettant une approche de l'« international » à même la vie quotidienne (ici Vancouver et Singapour servent d'exemples). Robert Falcon Ouellette, quant à lui, nous convie à réfléchir à la fécondité, aux ambivalences et aux obstacles inhérents à l'usage du savoir ethnographique et anthropologique dans le cadre de la construction identitaire pan-autochtone.

Sans être exhaustifs – l'art et la publicité auraient certainement été d'autres secteurs particulièrement aptes à présenter des traces récentes d'emprunts ethnographiques –, ces textes illustrent très bien l'hétérogénéité des sites de passation. Le panorama est d'ailleurs à ce point éclectique qu'il devient aujourd'hui particulièrement difficile pour l'anthropologie de s'arroger le rôle d'instance de jugement susceptible d'apposer le véritable sceau d'authenticité aux incarnations de l'ethnographique qu'elle préférerait (et ce, même si tous les exemples recueillis dans le présent numéro se réclament évidemment de l'anthropologie).

D'ailleurs, cette migration n'est certainement pas nouvelle. L'« ethnographique », à la fois épistémologie – le moyen par excellence d'appréhension des données – et véritable genre littéraire, n'est pas une création de l'anthropologie. Bien avant l'articulation disciplinaire d'une anthropologie basée sur la pratique ethnographique dans la première décennie du 20<sup>e</sup> siècle, il existait divers genres et pratiques épistémologiques qui élaboraient des tropes « proto-ethnographiques » consacrés, par exemple, aux dichotomies désormais classiques de la discipline : intérieur/extérieur, participant/observateur, analyse micro/macro, soi/autre.

Ces modes d'écriture et pratiques épistémologiques se retrouvaient notamment à travers les divers récits de voyage et/ou autobiographies relatant les expériences avec les autochtones américains vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Que l'ethnographie migre en dehors du cadre disciplinaire ne devrait donc pas surprendre. Ce qui a toujours permis une telle migration, entre diverses disciplines et pratiques, est justement la nature informelle et la capacité d'adaptation d'un dispositif axé sur la mise en narration d'une expérience spécifique.

Ainsi, une des apories fondamentales au cœur de l'anthropologie se trouve dans cette double face de l'ethnographie, à la fois genre et épistémologie. Distinguant deux axes nécessaires et pourtant difficilement conciliables, cette division représente à la fois un échec, une promesse et une condition de possibilité du renouvellement.

En effet, traditionnellement, l'ethnographie moderne nécessitait la présence de l'ethnographe sur le terrain alors qu'à l'écriture cette présence était systématiquement niée. Le « présent ethnographique » (Fabian 1983) s'avérait une technique rhétorique de choix qui réduisait méthodiquement les sujets à des entités atemporelles corroborées par le recours à la représentation de la société ou la culture de l'autre comme tout organique et immuable.

Les critiques formulées depuis les années 70 ont tenté d'ouvrir le texte ethnographique à une multiplicité de voix afin de répondre à cette tendance forte de l'ethnographie classique. De nombreuses expériences d'écriture furent proposées à cet égard afin de réconcilier l'écart abyssal qui séparait le terrain de l'écriture. D'où l'accentuation de la réflexivité, du dialogue, etc. Cette tentative d'exposer la multitude des voix sur le terrain se voulait une manière d'élaborer des ethnographies plus sensibles à la complexité des expériences, et surtout un appel à la décolonisation de l'anthropologie. La question, évidemment, se pose aujourd'hui quant à savoir si une telle décolonisation s'est véritablement

déployée dans le cadre disciplinaire, malgré certains avancements notables depuis la formulation des premières critiques<sup>3</sup>.

C'est donc comme une exploration de certaines tentatives contemporaines pour consolider la division au cœur du dispositif ethnographique que le présent numéro d'Altérités a été conçu. Le lecteur trouvera dans les pages suivantes une série d'interventions concernant des efforts récents pour manier, canaliser et situer le dispositif ethnographique et son apport dans le monde. Les diverses formes illustrées ici inciteront, minimalement, à questionner les motivations morales et politiques du tournant « ethnographique » à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de l'anthropologie.

Alors que l'anthropologie elle-même se tourne de plus en plus vers des notions telles que la collaboration, l'intersubjectivité, l'engagement ou l'activisme, il nous paraît pertinent d'entamer une réflexion concertée sur les motivations et postures idéologiques sur lesquelles la discipline s'appuie dorénavant. Si l'anthropologue de jadis était un héros (Sontag 1963) – mâle occidental blanc capable de rendre compte de la différence à travers une posture désengagée –, l'anthropologue d'aujourd'hui se veut observateur engagé, agent sympathique, même emphatique, travaillant aux côtés de ses sujets d'études.

Ainsi, l'idée du travail ethnographique comme collaboration semble trôner au premier plan des tentatives de réconciliation entre expérience de terrain et écriture, alors que chercheur(s) et sujet(s) se relaient désormais dans la détermination de l'objet de recherche, la production du texte, etc. Figure de l'abondance et de la prolifération des points de vue ainsi que d'une certaine productivité discursive, l'ethnographe devient lui-même un dispositif de mise en réseau et d'activation de communication, à la fois conscient de lui-même et sensible aux autres. Pourtant, l'autorité et le pouvoir ethnographiques demeurent relativement intacts, alors que ni les positions disciplinaires dans les institutions universitaires, ni les politiques de dissémination de la recherche n'ont réellement changé.

C'est justement cette nouvelle version de la figure héroïque s'imposant désormais dans les divers domaines où l'ethnographique s'implante qui mérite dorénavant une attention soutenue<sup>4</sup>. Il nous paraît donc crucial d'entamer la réflexion sur l'émergence

---

<sup>3</sup> Voir notamment les véritables jalons que sont devenus *Colonial Encounters* (1971) de Talal Asad et *Reinventing Anthropology* (1974) de Dell Hymes.

<sup>4</sup> Voir notamment le travail de Luke Eric Lassiter (2005) qui, par ailleurs, a fondé en 2008 une revue publiée annuellement intitulée *Collaborative Anthropologies*.

contemporaine d'une nouvelle figure idéalisée de l'ethnographe en tant qu' « agent de communication » et de « collaboration ».

Le troisième axe de notre appel invitait d'ailleurs les auteurs à interroger cette dimension qui demeure malheureusement en friches dans le cadre du présent numéro. Le grand mérite des textes réunis ici est pourtant de diriger notre regard vers la possibilité même d'une telle piste de réflexion.

Un échec de communication ? Peut-être. C'est pourquoi nous souhaitons réitérer notre appel, question de nous assurer que l'anthropologie ne se réduise pas à un énième service de consultation au profit des objets qu'elle choisit d'aborder.

## Références

Fabian, Johannes

1983 *Time and the Other: How Anthropology Makes Its Object*. New York: Columbia University Press.

Faubion, James D. and George E. Marcus

2009 *Fieldwork is Not what it Used to Be. Learning Anthropology's Method in a Time of Transition*. Ithaca and London: Cornell University Press.

Geertz, Clifford

1985 The Uses of Diversity. *Michigan Quarterly Review*, XXV (1): 105-123.

Lassiter, Luke Eric

2005 *The Chicago Guide to Collaborative Ethnography*. Chicago: University of Chicago Press.

Rabinow, Paul and George E. Marcus (with James D. Faubion and Tobias Rees)

2009 *Designs for an Anthropology of the Contemporary*. Durham and New York: Duke University Press.

Sontag, Susan

1994 [1963] *Against Interpretation*. London: Vintage.

Westbrook, David A.

2008 *Navigators of the Contemporary. Why Ethnography Matters*. Chicago: University of Chicago Press.

Phillip Rousseau  
Département d'anthropologie  
Université de Montréal  
philliprousseau@yahoo.ca

et

Kiven Strohm  
Département d'anthropologie  
Université de Montréal  
kiven.strohm@umontreal.ca

## ANNEXE

Ce numéro vise à confronter les récentes tentatives de reconfigurations de l'ethnographie en anthropologie à divers usages et interrogations similaires au sein d'autres champs académiques et de certaines pratiques sociales contemporaines. Si les dernières années ont été particulièrement fertiles en ce qui concerne les réévaluations de la place, du rôle et de la forme de l'ethnographie au sein de l'anthropologie, les réflexions ont surtout porté sur les développements inhérents à la discipline. L'objectif visé ici est d'aborder le problème prégnant de l'« ethnographique » par-delà le seul cadre disciplinaire. **Trois axes de réflexion** nous paraissent particulièrement aptes à jeter les bases d'une telle réinsertion des problématiques disciplinaires dans un contexte élargi :

1. Aborder les transformations ayant affecté la pratique ethnographique au cours des dernières années et la manière dont ces reconfigurations s'inscrivent dans le champ anthropologique (par exemple, l'ascension de l'importance de la collaboration, tout comme certaines conceptualisations : le para-ethnographique, le « collaborative », etc.).
2. Illustrer et penser les divers emprunts et usages, par d'autres disciplines ou pratiques sociales, de l'ethnographie au sens large. Si l'art et la publicité semblent particulièrement favorables à de tels « emprunts » méthodologiques à l'anthropologie, il appert que les politologues et même les militaires y puisent également des moyens pour atteindre leurs fins. Il s'agit donc ici d'explorer le rôle et la place revenant à l'« ethnographique » dans de tels contextes habituellement perçus comme étant, a priori, non-anthropologiques.
3. Confronter les récentes reformulations épistémologiques qui semblent propres à l'anthropologie à des réflexions provenant de champs hétérogènes. Si la relation entre chercheur et informateur et l'importance accordée à des concepts tels que collaboration, participation, intervention, intersubjectif ou communication sont au cœur des tentatives de refondations contemporaines de l'ethnographie au sein de l'anthropologie, elles semblent également un point de mire à l'extérieur de celle-ci. En esthétique et en publicité par exemple, l'art relationnel ou le « collaborative marketing » sont également des tentatives de convergence entre des pôles (artiste/spectateur, émetteur/récepteur, etc.) traditionnellement perçus comme étant distancés. Cette volonté de minimiser une telle polarisation rappelle les récentes tentatives anthropologiques pour rapprocher à leur tour chercheurs et informateurs. Ces reconfigurations non-anthropologiques sont-elles comparables aux développements récents en anthropologie et si oui, comment ? Ont-ils quelque chose à apprendre à l'anthropologie ou doit-elle s'en méfier ?

Alors que le premier axe cherche à motiver le débat épistémologique au sein même de l'anthropologie, les deux derniers axes se veulent une invitation aux non-anthropologues afin de placer côte à côte des réflexions similaires provenant de champs diversifiés (et ce, même si celles-ci ne traitent pas directement des développements récents en anthropologie). La juxtaposition, au sein d'un même numéro, de ces trois axes permettra minimalement d'établir un état des lieux que nous espérons, sinon exhaustif, du moins élargi, en confrontant les soubresauts épistémologiques et méthodologiques propres à l'anthropologie à l'aune d'une contemporanéité qui la déborde évidemment.